

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 14 février 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Gagnants des gros lots.—Avis au public.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Être de son temps, par A. de Gasparin.—Nali-Thaia : Légende de la raquette, par Stanislas Côté. Un drame sanglant.—Causes des maladies.—Primes du mois de janvier : Liste des numéros gagnants.—La Porteuse de Pain (suite).—Le général Lewal.—Bons conseils.—Récréations en famille : Enigme, charade et rébus.—De partout.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait du général Lewal, nouveau ministre de la guerre en France.—Paris : Un drame sanglant dans les bureaux du journal *Le Cri du Peuple*.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

GAGNANTS DES GROS LOTS

La prime de \$50 a été réclamée par madame veuve Roch Bienvenu, n° 99, rue Saint-Maurice, Montréal, et cell. de \$25 par M^{lle} Albina Charlebois, n° 214, rue Notre-Dame, Montréal.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste complète des personnes qui ont réclamé des primes.

AVIS AU PUBLIC

L'immense circulation du MONDE ILLUSTRÉ est exploitée, paraît-il, par des chevaliers d'industrie.

Nous prévenons encore une fois le public que tous nos agents ont en leur possession un *livre à souches* et une autorisation spéciale pour prendre des abonnements.

Faute de ces documents, ne payez pas.

Le mieux, du reste, est d'envoyer l'argent directement à

BERTHIAUME & SABOURIN,
Boîte 1070, Montréal

ENTRE-NOUS

Quatre fois vingt-quatre heures me séparent du jour où cette causerie sera imprimée, et, au moment où vous la lirez, l'Angleterre sera peut-être sur le point de descendre au rang de puissance de second ordre.

Si puissant que soit l'empire britannique, il ne faudrait cependant pas un coup bien violent pour en séparer toutes les parties.

Cette prévision, qui ne se réalisera pas d'ici longtemps, il faut l'espérer, a cependant en elle-même un tel caractère de possibilité, qu'un journal anglais, de Londres, l'a formulée crûment, en toutes lettres, il y a quelques jours.

Les événements se précipitent en effet avec une telle rapidité, les malheurs fondent sur la vieille Angleterre avec tant de force, qu'on comprend jusqu'à un certain point ces prédictions de Cassandre.

* * *

Que de tristes nouvelles en une semaine !

Il y a huit jours, quand je parlais du brave Stewart et de sa belle conduite ; quand je le comparais au vaillant commandant Rivière, j'étais loin de me douter qu'il avait eu le même sort que l'héroïque officier français mort au Tonquin.

Aujourd'hui, le rapprochement que j'ai fait est malheureusement complet.

Stewart est mort...

Il y a huit jours, le nom de Gordon venait naturellement à mon esprit en parlant de ces deux soldats qui ont combattu pour leur pays, et je regrettais que Stewart et le défenseur de Khartoum ne pussent se serrer la main.

Gordon est vaincu et prisonnier, mort sans doute. Khartoum est prise...

Ces nouvelles, arrivées simultanément à Londres, ont jeté la consternation dans la grande cité et se sont répandues avec la rapidité de l'éclair dans le monde entier.

C'est que la chute de Khartoum n'est pas seulement un affront à la vieille gloire de l'armée anglaise ; c'est que la mort de Stewart, la captivité de Gordon et l'échec de Wolseley ne sont pas de simples hasards de la guerre, c'est l'ébranlement profond de tout l'empire.

Tout Anglais a compris que sa patrie est en danger.

Au moment où l'on apprend ces désastres, le Portugal vient de s'emparer des deux rives du Congo, la Russie s'avance vers l'Afghanistan, l'Italie a pris possession de plusieurs ports égyptiens, la Turquie proteste énergiquement contre cet acte et fait des menaces sérieuses.

Vous le voyez, l'horizon politique est bien sombre, et la carte du monde pourrait bien être modifiée d'ici peu.

Nous vivons du reste à une époque où il ne faut s'étonner de rien, les trônes s'écroulent, des royaumes naissent, d'autres disparaissent, et je ne vois guère qu'une chose immuable, c'est le besoin qu'éprouvent les hommes de s'entretuer de temps en temps.

* * *

Il est pour les nations des désastres si grands qu'ils font un moment taire tous les partis, et malgré les fautes commises par le cabinet Gladstone, ses adversaires se sont unis dans une idée commune pour ne penser qu'au pays.

Des ordres ont été donnés aux Indes, à Gibraltar, à Malte et en Angleterre, pour expédier au plus tôt trente mille hommes qui devront à tout prix venger l'honneur des armes anglaises.

En apprenant ces préparatifs, deux vers d'Horace me sont revenus à la mémoire :

Dieux ! de quelles sueurs sont trempés les chevaux et les cavaliers ! Dieux ! que de funérailles s'apprentent !

Et tout cela pourquoi ? pour réparer une faute commise par ambition sous le couvert de principes de civilisation.

Mais cette civilisation que l'on veut faire pénétrer dans le centre de l'Afrique est mal reçue quand on la fait précéder de coups de fusil.

On est en train de détruire l'œuvre commencée, il y a à peu près quarante ans, par quelques hommes de cœur qui, eux, n'ont eu besoin ni de canons ni de fusils pour adoucir les mœurs des barbares.

Ces hommes n'avaient ni décorations, ni sabres, ni uniformes brodés d'or, ni plumets, ni chevaux fringants ; ils portaient une longue robe noire, et leurs armes étaient une croix.

Je veux parler des missionnaires.

* * *

Ils n'ont laissé derrière eux ni larmes, ni femmes en deuil, et si le chemin qu'ils ont parcouru est parfois couvert d'ossements, ce sont les leurs et non ceux de leurs ennemis.

C'est en 1846 qu'un jésuite, le Père Ryllo, a érigé une mission dans l'Afrique centrale, et c'est à Khartoum même qu'il s'établit.

L'établissement, après des fortunes diverses et des obstacles incessants, était des plus prospères quand les événements de 1883 arrivèrent.

Au mois de mars, le Mahdi fit son apparition dans les régions environnantes, et les missionnaires et religieuses de différentes missions tombèrent au pouvoir du faux Prophète.

L'influence de ces hommes de paix et de ces femmes dévouées est toutefois si grande sur les barbares, que pas un seul d'entre eux ne fut maltraité, et que nous avons au moins la consolation de savoir que leur captivité est relativement douce.

Le Mahdi n'est cependant pas tendre pour les Européens, il n'entre pas dans ses habitudes de donner des douceurs à ses captifs, et sa conduite en ce cas donne une idée du chemin que ces missionnaires ont fait dans l'estime des populations féroces au milieu desquelles ils vivent.

Les cinquante mille hommes que l'Angleterre va envoyer là-bas ne feront pas autant de bien qu'en auraient fait dix missionnaires.

* * *

Un dynamitard a failli être tué à New-York, et la nouvelle en a été transmise aussitôt dans toutes les parties du monde.

Il ne s'agissait pas en effet d'un agitateur ordinaire, puisque celui qui a vu de si près la mort n'est autre que le fameux O'Donovan Rossa, le fénien, tristement célèbre.

C'est une femme de vingt-deux ans, M^{me} Dudley, qui a voulu assassiner le chef des dynamitards.

L'arme dont elle s'est servie est le revolver.

Où est le temps où la vue d'une arme à feu faisait évanouir les femmes ?

Rossa a été blessé et on se prend involontairement à regretter que son état soit aussi satisfaisant que possible.

En apprenant l'attentat, beaucoup de personnes en Angleterre n'ont pu cacher leur joie, et déjà des poètes ont adressé des vers à la Charlotte O'rday d'outre-mer.

Son procès va avoir lieu ces jours-ci à New-York.

* * *

De dynamitard à voleur, il n'y a qu'un pas, et souvent même les deux qualifications peuvent s'appliquer au même individu, et c'est précisément le cas pour les cinq bandits que l'on a arrêtés la semaine dernière.

Vous savez que Montréal est depuis trois mois le théâtre des exploits des enfonceurs de coffres-forts ; vous savez aussi que la police de notre bonne ville avait été jusqu'ici impuissante à découvrir les auteurs de ces méfaits, et il a fallu un hasard extraordinaire pour arriver à les empoigner.

Un des complices a, pour ainsi dire, laissé son adresse sur le lieu du vol.

M. Dorais, hôtelier, de la Longue-Pointe, possédait un coffre-fort à l'abri des voleurs—c'est dire qu'on pouvait l'ouvrir—et s'endormait chaque soir sur les deux oreilles, bien sûr que jamais être humain, si canaille qu'il fut, n'osera t essayer de s'emparer des billets de banque qui s'y trouvaient.

Messieurs les voleurs sont gens de tête cependant, et pour mieux opérer à leur aise, ils ont enlevé le coffre lui-même et l'ont transporté sur la glace du fleuve, à un mille plus loin, et là ont opéré à leur aise.

Un peu plus, ils auraient enlevé la maison.

Ils ont brisé la serrure avec une habileté qui ne s'acquiert qu'à la suite d'une longue pratique, ont enlevé l'argent et s'en sont allés tranquillement chez eux en voiture, très satisfaits de leur petite opération.

* * *

Le cocher, un novice dans le crime, avait toutefois commis une grande maladresse involontaire, il avait laissé tomber son numéro en aidant à décharger le coffre, et c'est ce qui a perdu toute la bande.

Les cinq voleurs ont été arrêtés au moment ils allaient prendre le train de New-York.

Depuis leur arrestation, il a été impossible de tirer d'eux le moindre renseignement. Ils ne se connaissent pas, ne se sont jamais vus et vous disent, de l'air le plus étonné du monde, qu'ils ne comprennent pas pourquoi on les arrête. Tous se disent persécutés.

LÉON LEDIEU.

ÊTRE DE SON TEMPS

Notre temps, qui a ses vices, possède malgré tout une qualité que nous oublions trop vite ; il est nôtre.

Regretter le passé, lorsqu'il s'agit des choses et non des hommes, entendons-nous, c'est plus qu'un travers de l'esprit, c'est un affaiblissement de l'âme, c'est un appauvrissement de la vie, cela nous empêche de nous mettre résolument au travail.

J'ai connu des gens qui, les yeux obstinément fixés en arrière, dépensaient à regretter le passé les forces que leur demandaient le travail du présent et la préparation de l'avenir. Jeunes, ils regrettaient les naïfs plaisirs de l'enfance ; hommes faits, ils regrettaient l'ardeur de la jeunesse ; vieillards, ils regrettaient l'énergie de la virilité ; aucun âge ne les avait trouvés de son temps ; chacun, en revanche, les avait vus découragés, c'est-à-dire inutiles et paresseux.

Quiconque regrette le passé rompt avec le bon sens, car de toutes les choses impossibles ici-bas, la plus impossible est de refaire le passé.

Voulons-nous pousser un vigoureux élan ? n'enfonçons pas notre pied dans le vide ; posons notre talon sur la réalité.

Notre temps, dût-il nous déplaire, ne puissions-nous parvenir à l'aimer, du moins sommes-nous tenus d'en être.

Expliquons-nous.

Être de notre temps, cela ne veut pas dire adopter